

XYZ. La revue de la nouvelle

On n'a pas fait tout ce chemin pour rien

Jean-Paul Beaumier



Numéro 131, automne 2017

YOLO (*You Only Live Once*) : hardis, téméraires, écervelés, aventureux, fonceurs, délurés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2017). On n'a pas fait tout ce chemin pour rien. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 36–40.

On n'a pas fait tout ce chemin pour rien

Jean-Paul Beaumier

Comme si c'était ce qu'il nous fallait,
encore plus de vie.

ALICE MUNRO

« C'EST ENCORE LOIN ? »

Visiblement contrariée, ma fille se retourne et s'éponge le front. On dit qu'elle me ressemble. C'est sans doute vrai. Qui peut être bon juge en la matière ? Lorsqu'il m'arrive de l'épier à la dérobée, je ne peux m'empêcher de me revoir au même âge. La même impatience, le même désir de vivre intensément. On n'a qu'une vie, me répétait mon père qui n'a pu que rêver la sienne en regardant défiler, jour après jour, des tonnes et des tonnes de papier journal sans jamais pouvoir se payer l'une des croisières qui sillonnaient les pages des cahiers de fin de semaine. Va, va, me répétait-il à l'annonce de chacun de mes départs, le monde t'appartient. Je pense même qu'il y croyait jusqu'à ce qu'un cancer l'emporte à l'âge de cinquante-neuf ans.

Ses premières rides apparaissent sous les yeux, ses premiers plis au front. Ma fille vient d'avoir trente ans, la moitié de mon âge, enfin, à quelques années près. Je lui ai offert ce voyage pour son anniversaire. Trente ans, pour une femme, c'est une étape importante. L'heure des choix va bientôt sonner : consolider ou non sa vie de couple, avoir ou non des enfants, s'investir ou non dans sa carrière. À son âge, je n'avais encore rien décidé. Je ne voulais pas rater ma vie. La mort de mon père avait ébranlé plus d'une conviction. Et la publication de mon premier roman n'avait fait qu'ajouter à l'incertitude de poursuivre dans cette voie. Tant d'efforts pour si peu de reconnaissance.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Dès que mes yeux se posent sur elle, elle se sent observée, jugée. Je souris. Aujourd'hui comme hier, je me retranche

derrière un sourire. Tout ce que je pourrais dire ne ferait que donner prise à son agacement. Je me garde bien de lui dire que le monde lui appartient. Qu'en ferait-elle ? Que ferait-elle de ce monde en déroute où l'on n'est jamais à l'abri d'un tireur fou ? Ce voyage était-il vraiment une bonne idée ? Paris, Rome, Berlin, Istanbul. Aucune de ces villes n'a été épargnée. Elle a choisi Palerme. Elle ne cesse de m'étonner. Jamais je n'aurais pensé revenir en ces lieux.

« Fais-moi voir le plan encore. »

Les plans la rassurent. Enfant, déjà, elle voulait toujours qu'on lui indique l'endroit où nous étions, celui où nous voulions nous rendre, qu'on lui explique le parcours et estime le temps que cela prendrait. Dès que l'on s'arrêtait pour se repérer, elle demandait à revoir le plan, à évaluer le chemin parcouru en suivant le tracé avec son petit doigt. Mais les plans n'indiquent pas toujours les noms de rue que l'on cherche.

« Je sais à quoi tu penses. »

Cela aussi la rassure. Savoir à quoi les gens pensent. Ou du moins croire qu'elle peut deviner leurs pensées. Encore là, si elle le pouvait, elle ferait glisser son doigt sur notre front pour nous prouver qu'elle a raison, qu'elle peut lire en nous.

J'ai dû insister pour qu'elle accepte de m'accompagner. On ne peut pas venir à Palerme sans visiter ces lieux, lui ai-je répété. Tous les guides le soulignent : c'est un incontournable. Elle n'a pas relevé le commentaire. Pas plus qu'elle ne relève la tête quand nos points de vue divergent et qu'elle sait que j'ai raison. Entrevoir la fin peut parfois modifier notre vision des choses. Je t'assure qu'il n'y a là rien qui soit morbide ; étrange et incompréhensible, sans doute, pour nous qui avons cherché à faire disparaître toute trace de la mort de nos vies. Mais c'est bien parce qu'on n'a qu'une seule vie à vivre qu'il faut visiter ces lieux. J'ai tu cette dernière remarque. Elle appartenait à mon père, puisse-t-il reposer en paix.

Certains sujets demeurent tabous entre une mère et sa fille. La mort en fait-elle partie ?

« Ça aiderait si les noms des rues étaient indiqués. On n'a pas un plan plus détaillé ? »

Je regarde autour de moi. *Via Cappuccini*. Les noms des rues sont parfois gravés sur des plaques de marbre incrustées dans un mur, parfois pas. De l'autre côté de la rue, des ouvriers travaillent à restaurer la façade d'un palais qui doit dater du ^{xvii}^e siècle. D'autres avant eux l'ont érigé, agrandi, remodelé. Des familles y ont vécu. Des gens y sont nés, d'autres y sont morts. L'un des ouvriers est appuyé contre l'échafaudage. Il boit goulûment à même une bouteille en plastique et le surplus d'eau dégouline le long de son cou veiné, jusque sur son t-shirt où se mêlent la sueur, l'eau et la poudre de ciment. Lorsqu'il m'aperçoit pointer mon appareil sur la façade de style normand, il me sourit et m'invite à le prendre en photo. Il esquisse même quelques pas de danse sur les sacs de gravats empilés à ses pieds.

« Qu'est-ce que tu fais, maman ? »

Ce regard, ce sourire échangés avec un ouvrier lui paraissent incongrus, déplacés. À ses yeux, je ne suis qu'une mère vieillissante, et Palerme, une ville chaotique et anarchique. Elle ne comprend pas ce qui m'enchantait tant dans cet endroit bruyant et grouillant de vie. Les façades des immeubles sont décrépies, certaines tombent carrément en ruine. Oserais-je lui avouer que c'est justement ce qui me plaît ? La vie qui s'affiche sans fard. Tôt ou tard, elle finira par s'en rendre compte, par l'accepter. Elle délaissera alors les plans et regardera enfin ce qui s'offre à elle. Chaque jour, la glace de son miroir le lui rappellera, non pas cruellement mais justement. Il n'y a rien que je puisse dire ou faire pour accélérer sa prise de conscience. Un plan n'est pas toujours garant de la bonne direction à prendre.

« C'est par là ! »

Un seul mot, CATACOMBE, à demi effacé dans la pierre, et une flèche, tout aussi altérée par le passage du temps, nous révèlent soudainement la voie à suivre après qu'un camion venu décharger des matériaux de construction s'est éloigné.

« Nous ne sommes plus très loin maintenant. Allez, cou-

Pourquoi avoir ajouté ces derniers mots ? À l'écriture, je m'empresserais de les biffer. Mais la vie ne s'écrit pas ainsi, aucune page ne peut être reprise, c'est cela même qu'elle doit comprendre. Ma fille replie son plan et m'emboîte le pas, non sans laisser paraître une certaine exaspération. Elle ne tient pas particulièrement à visiter ces lieux vers lesquels nous nous dirigeons, et la description qu'en fait son guide n'a pas eu l'heur d'attiser sa curiosité : *Lieu de fascination macabre, les catacombes sont un labyrinthe de corridors où sont exposées des milliers de momies vêtues de pied en cap, aux expressions grimaçantes, aux postures contorsionnées.* Je me souviens qu'à l'entrée se tient un personnage vêtu d'une redingote et coiffé d'un haut-de-forme. On a fixé dans sa main droite une canne qu'il semble chaque fois prêt à faire tourner au-dessus de sa tête pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs. Ma fille sera-t-elle sensible à cet accueil ?

Elle marche maintenant devant moi, rapidement, sans prêter attention à ce qui l'entoure, sans doute dans l'espoir de revenir tout aussi rapidement. Comment réagira-t-elle à la vue de tous ces corps préservés dans des poses et des habits d'apparat ? Entourée de ces dépouilles d'hommes, de femmes et d'enfants suspendues dans ces galeries souterraines, comprendra-t-elle enfin à quel point la vie est fragile, la mort risible ?

Via Cappuccini, nous croisons la *Via* Pindemonte, où un autre panneau nous indique de prendre à notre droite, sans autre précision. Je reconnais les lieux cette fois, le café en bordure de la rue où François et moi avions mangé des pâtes *alla Norma* en attendant l'heure d'ouverture des catacombes. Nous nous étions promis de revenir en Sicile, de nous rendre à Milazzo d'où nous aurions pris un bateau pour les îles Éoliennes. François rêvait de voir Stromboli, Vulcano, de faire l'ascension du volcan à la tombée du jour, mais la vie en a décidé autrement. Retournes-y, m'a-t-il fait promettre en serrant ma main dans la sienne, un jour qu'il ne parvenait plus à monter à l'étage pour revoir nos photos de voyage à l'écran de mon ordinateur.

« Tu as faim ? »

À la vue d'une table libre en bordure de la rue, j'ai soudain envie de m'arrêter, de boire et de manger quelque chose. Les catacombes n'ouvrent pas avant quatorze heures de toute façon, dis-je à ma fille, dont la perspective de visiter des catacombes ne semble pas ouvrir l'appétit.

« On peut toujours s'arrêter boire quelque chose », me répond-elle.

On peut toujours s'arrêter. Je me répète ses paroles en lui souriant. C'est un premier pas dans la bonne direction. Le souvenir de ces pâtes simplement cuisinées avec de l'aubergine et des tomates me semble en ce moment le meilleur remède à tout mal de vivre. De toutes celles que j'ai mangées depuis, aucune n'a pu effacer ce souvenir. Mais je me garde bien de le lui dire.

Assise à cette terrasse qui donne sur la rue, à l'endroit même où quelques années plus tôt François et moi avons mangé, je m'efforce de goûter chaque moment passé avec ma fille. Ces instants ne reviendront pas, peu importent les promesses que l'on puisse se faire. Ce voyage est peut-être le dernier que nous faisons ensemble, seules.

« Tu ne manges pas ? »

Ma fille repousse son assiette et s'effondre en larmes en s'excusant. Elle n'y arrive tout simplement pas, me dit-elle. J'allonge mon bras vers elle en me contentant d'imprimer une légère pression à ma main veinée, d'esquisser un sourire de bienveillance. Je n'aurais peut-être pas dû lui révéler les résultats de mes derniers examens. Nous savions toutes les deux que la possibilité d'une récurrence de mon cancer ne pouvait être écartée. Raison de plus pour faire ce voyage.

« Nous ne sommes pas obligées d'y aller, tu sais. Nous pouvons décider de retourner tranquillement vers notre hôtel et d'aller visiter le Teatro Massimo, si tu préfères.

— On n'a pas fait tout ce chemin pour rien », me répond-elle en plongeant sa fourchette dans son plat de pâtes.